

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

La papauté au XIX^{me} siècle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 149-153

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La papauté au XIX Siècle

.... Le 20 septembre 1870 les soldats piémontais entrèrent à Rome par la Brèche de la Porta Pia : et, ce jour là, un cri de protestation sortit du cœur de Pie IX, pour se répercuter dans le monde entier: mais... ce cri n'a trouvé d'écho que dans les âmes pieuses, impuissantes à réparer l'usurpation : aucun Charlemagne ne s'est levé pour défendre le roi déposé : le « concert européen » n'existait pas encore, et qu'aurait-il pu sortir de ce concert?... Du bruit... et c'est tout.

Léon XIII a succédé à Pie IX ! La protestation est demeurée... et nous voici à la fin de ce siècle, sans que l'heure de la réparation ait sonné.

Plus heureux que le pape, les catholiques allemands ont brisé leurs chaînes, les catholiques anglais ont regagné leur place au soleil... et là bas, en Amérique, il n'y a pas deux sortes de libertés, l'une pour les catholiques, l'autre pour les protestants. Rome seule, qui avait échappé à la Réforme, est tombée et est restée aux mains de la Révolution. Il n'en pouvait être autrement : elle a été trahie, et ce sont les siens qui l'ont vendue. L'empereur des Français qui avait assumé le rôle de gardien du Souverain Pontife, se désintéressa de sa mission : il retira ses troupes de Rome : mais.. Sedan., le guettait ! Et c'est par là... quoique cela ressemble à un détour, que Victor Emmanuel se rendit au Quirinal : il y mourut ! Et depuis lors,

l'Italie unifiée, a déjà eu deux souverains... qui n'ont rien changé à la situation du chef de l'Eglise.

L'Italie est une : Rome est coupée en deux ! Mais, c'est la Rome du Vatican, et non celle du Quirinal, qui fait la loi au monde catholique. Il a été facile d'arracher la couronne royale du front d'un vieillard désarmé: rien n'a pu lui enlever son prestige et son autorité. Et pourtant, la Révolution n'a brigué l'une que pour s'approprier les autres. C'était le rêve de Napoléon I : c'était la pensée des sectes en 1848 : c'est le rang des Loges à l'heure que nous traversons. Le rêve de l'empereur s'est évanoui sur le rocher de Ste-Hélène: l'œuvre des sectes s'est effondrée devant la fermeté de Grégoire VII et l'ineffable bonté de Pie IX : et l'action de la « Loge » s'arrête aux pieds de Léon XIII. Voilà ce que l'histoire nous apprend et elle ne nous trompe pas.

Il y a eu bien peu d'heures de calme et de tranquillité pour cette institution divine de la papauté : on l'a trainée successivement devant les Césars et les Consuls: on a conspiré contre elle en plein jour et plus souvent encore dans les ténèbres : exilée de Rome ou prisonnière à Rome on ne la détachait de la croix que pour la crucifier de nouveau : et notre siècle peut compter pour un de ceux où elle a connu tour à tour les triomphes les plus éclatants et les humiliations les plus sanglantes. Et pourtant elle est encore ici ! Pie VII à Savone, Pie IX à Gaëte, Léon XIII au Vatican l'ont sauvée et couverte de gloire et de sainteté.

Le moment n'est pas encore venu sans doute de grouper en un seul faisceau les papes de notre siècle et de montrer en cent personnes, la réalisation

éloquentes des promesses du Christ au prince des apôtres. Mais celui qui osera cette œuvre grandiose trouvera sous la main des matériaux innombrables pour l'exécuter. Il élèvera à leur mémoire un monument dont les beautés échappent encore à nos yeux troublés par les convulsions politiques auxquelles nous avons assisté ou dont nous nous ressentons encore : elles éblouiront ceux qui viendront après nous. Et là, où nous nous demandons quelquefois pourquoi tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans le monde n'a pas encore sombré dans un immense désastre, ils auront une réponse toute prête : ils évoqueront avec respect les noms de nos pontifes vénérés, et les béniront pour leur avoir conservé le trésor de la foi. Ils auront peut-être oublié de Chiaramonti, de Mastai, de Pecci ! Mais ils ne pourront s'empêcher de penser au plus malheureux d'entre eux, à Pie VII, et au plus grand de tous, à Léon XIII.

On admire avec raison le petit peuple de braves qui lutte héroïquement pour son indépendance, et qui préfère mourir que d'y renoncer ! Et pourtant il ne s'agit que d'un peuple. Il y a, à Rome, un homme qui incarne le christianisme dans ce qu'il a de plus divin, l'humanité dans ce qu'elle a de plus élevé : et cet homme, dont la figure et le nom seuls changent quelquefois, qui depuis un siècle dispute à la Révolution l'âme du monde chrétien, qui donc nous empêchera de l'admirer ? Fille du Christ, la papauté doit souffrir ! Œuvre du Christ, elle ne peut mourir !

La Providence, on peut le dire maintenant, a veillé avec une sollicitude toute particulière sur la barque de Pierre : elle a donné à chaque époque de ce siècle si

troublé le pape qu'il lui fallait. C'est avec amour que nous pouvons regarder vers le passé ; c'est avec confiance que nous devons saluer l'avenir.

Les papes nous ont servis jusque dans les souffrances qu'ils ont endurées, jusque dans les larmes qu'ils ont versées. Ce qu'ils ont semé dans la douleur, d'autres le récolteront dans la joie.

Le jour où Christophe Colomb plantait la croix sur la terre qu'il venait de découvrir, il rendait à Dieu ce qui est à Dieu. C'est encore ce que fait Léon XIII quand il convie le monde chrétien à consacrer au Rédempteur le siècle qui vient. Si le monde que notre siècle a porté dans ses flancs et dont les caractères se dessinent plus nettement que jamais, veut vivre de sa vraie vie et grandir encore, il faut qu'il rétablisse entre le ciel et la terre les liens que cent ans de révolution ont ébranlés, sans pouvoir les briser. La société ne peut se donner davantage aux erreurs qu'elle a caressées si longtemps, sans courir aux abîmes ! et c'est pour cela que le pape a parlé par la bouche de Léon XIII. Il a fait entendre sa voix aux empereurs et aux républiques et s'est tourné vers la démocratie pour la préparer au baptême.

Nous ne seront peut-être pas là pour voir germer la moisson que le verbe du pape a jetée dans le berceau du vingtième siècle. Mais qu'importe !.. Nous entendons déjà, quoique atténués par le choc des revendications sociales, les premiers cris d'un monde plus chrétien. Et, à la place de ces fonctions de la vieille garde que le poète de « l'Aiglon » fait surgir sur le champ de bataille de Wagram pour crier encore une fois : Vive l'empereur ! nous pouvons voir, nous les

fils respectueux de l'Eglise, se dresser de toutes parts la grande armée de ceux qui sont morts pour elle. Leurs ombres grandioses se présentent à nous, pour nous encourager aux combats de la foi, et nous attirer vers l'idéal ; et du sein de leurs tombeaux, qu'une lumière céleste couvre de clartés, nous entendons le cri que Rome a entendu mille fois et qui est arrivé jusqu'à nous : Vive le Pape ! Vive le Christ ! Vive Dieu !

L. WEINSTEFFER